

RENTÉE SOLENNELLE

DES

FACULTÉS DE NANCY

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADEMIE DE NANCY

RENTREE SOLENNELLE

DES FACULTÉS

DE DROIT, DE MÉDECINE, DES SCIENCES ET DES LETTRES

DE NANCY

Le 16 Novembre 1875



NANCY

IMPRIMERIE DE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

1875

DISCOURS

DE M. LE RECTEUR.

MESSIEURS,

Si ces réunions de maîtres et d'élèves, ouvertes au public, où, chaque année, avant de reprendre la parole, l'enseignement supérieur rend un compte fidèle des objets de ses travaux et des résultats de ses leçons, si ces instructives réunions universitaires n'existaient pas, ce serait le moment de les inventer. Après nos cours, où chacun peut venir nous entendre et nous juger, rien n'est plus propre à faire connaître à tous ce que nous sommes, et dans quelles voies nous marchons, que ces *séances de rentrée*, dont les discours sont des rapports, des rapports détaillés, nourris de faits, mi-partis d'appréciation et de statistique, par lesquels s'écrit peu à peu, en toute exactitude et sincérité, notre histoire. En aucun temps, depuis le jour où la parole nous a été donnée par l'État, nous n'avons redouté la lumière pour les œuvres que nous accomplissons; que dis-je? toujours nous l'avons hautement désirée et recherchée. Aujourd'hui, plus volontiers et avec plus d'â-propos que jamais, nous l'appelons sur nos études, nos traditions, nos exemples; aussi, plus que jamais, nous sentons-nous heureux, professeurs et disciples, de nous retrouver de nouveau réunis dans cette enceinte, sous les regards d'un nombreux public au sein duquel nous comptons beaucoup

d'amis, mais où nous rencontrons aussi des juges sévères, pour reprendre en commun l'exposé véridique de nos efforts et de nos succès durant la période laborieuse qui vient de s'ajouter à nos annales.

La confiance qui se trahit par le sentiment que je viens d'exprimer, n'a rien d'aveugle; elle est bien éloignée de cet optimisme présomptueux qui volontiers se croit arrivé, ou peu s'en faut, à la perfection, et se repose dans l'espèce d'infailibilité qu'il se décerne. La perfection, à qui est-il donné de l'atteindre en ce monde? Toute œuvre humaine, même vivante et prospère, a ses lacunes et ses *desiderata*, et il nous reste, dans la nôtre, qui le sait mieux que nous? bien des progrès, il nous en restera toujours beaucoup à faire. Mais ce qui, je crois pouvoir le dire, ne peut s'accroître et grandir chez nous, c'est ce sentiment même du progrès à faire, à poursuivre toujours; c'est la conviction que, dans cette généreuse carrière de l'enseignement, et surtout peut-être de l'enseignement supérieur, qui cesse d'avancer, recule; qui se résigne à vivre sur son fonds acquis et sur sa méthode une fois faite, s'appauvrit et dégénère; que la science qui a mission de se répandre, a le devoir de s'enrichir incessamment par ses informations vigilantes ou par ses propres conquêtes, sans se jeter imprudemment hors de son domaine, et d'étudier sans fin l'art difficile de se communiquer; que, pour le maître digne de ce nom, la limite du dévouement, comme du savoir, recule sans cesse. Un corps de professeurs animé de cet esprit, pénétré de ces principes, et qui chaque jour, par cette bonne volonté féconde, ajoute à la somme de ses lumières et à la portée de ses talents, peut sans orgueil s'estimer prêt à faire face à toutes les rivalités, et attendre en paix toutes les concurrences.

Ces conditions de force et d'avenir ne sont pas tout cependant. Même ainsi préparées à la lutte, avec quel succès les Facultés de l'État la pourraient-elles soutenir, si elles l'abordaient imparfaitement armées, c'est-à-dire non pourvues de

tous les secours que leurs travaux réclament, et qu'arriverait-il, si, de leur côté, les insuffisances de ce qu'on appelle l'arsenal scientifique, si des laboratoires incommodes, des collections incomplètes ou difficilement abordables, des bibliothèques arriérées rétrécissaient le champ de l'étude ou paralysaient l'essor de la recherche? Longtemps nos justes vœux ont signalé ce qui, par là, nous manquait encore. Aujourd'hui l'urgence du besoin et l'évidence du droit parlent plus haut que les sollicitations les mieux motivées et que les plaintes les plus éloquentes. Les sacrifices qui naguère étaient invoqués, pour l'amélioration de nos locaux et de nos services, à titre de largesse et de bienfait, il nous est permis à cette heure de les attendre comme l'acquittement certain d'une dette. Désormais nous comptons moins, pour les obtenir, sur la munificence de l'État que sur sa justice.

Plus heureuse que ses sœurs, la dernière venue des Facultés de Nancy a reçu, du premier coup, une installation digne de son importance et répondant, à peu de chose près, à tous ses besoins. A cette heure enfin, l'asile ou plutôt le palais que, le 7 juin 1871, la noble ville de Nancy votait à la Faculté de médecine de Strasbourg dispersée par l'invasion et dépouillée par la conquête, est achevé, achevé au dedans comme au dehors, et déjà même complètement occupé. Au dire de tous, et de l'aveu des meilleurs juges, il est peu d'édifices de ce genre élevés à la science médicale, dont celle-ci ait plus de raisons de se montrer satisfaite.

Que pourrait-elle demander de mieux, pour l'instruction de l'étudiant par les livres, que cette bibliothèque, toute spéciale, qui, dans l'espace ouvert d'un angle à l'autre de la façade extérieure, à proximité des galeries destinées aux collections, a déployé à l'aise ses nombreux trésors : 10,500 volumes, dont le premier noyau, il y a quatre ans, existait à peine ?

A l'autre extrémité de l'édifice, au fond de la spacieuse et paisible cour, dans cette rotonde flanquée de deux ailes lé-

gères, tout est admirablement disposé pour l'usage assidu de livres d'une autre sorte, livres d'une instruction bien autrement saisissante pour le futur médecin que les descriptions ou les figures des plus savants volumes. Ne demandez pas pourquoi cette ligne de bâtiments reculés, si soigneusement fermée en arrière et murée, s'ouvre en face de vous par tant de côtés, s'éclaire d'innombrables fenêtres qui lui donnent l'aspect d'un palais de verre. Là, sous de hautes voûtes où pénètrent à flots la lumière et l'air, à deux pas d'un vaste amphithéâtre de cours où préside le buste de Bichat, on étudie, l'acier en main, dans le merveilleux détail de sa charpente et de sa contexture, le plus parfait des organismes créés par la divine sagesse. Là encore, dans des laboratoires modèles, ou bien l'on assiste, l'œil sur le microscope, aux transformations que la maladie imprime aux tissus; ou bien l'on interroge par de savantes expériences, répétées sur d'innocentes victimes, les mystères de la fonction nerveuse. Plus loin, au milieu d'un incomparable arsenal de réactifs, un bataillon d'analystes, ardents à l'œuvre, scrute, le creuset en main, fluides vitaux, sécrétions, aliments, poisons : terribles chercheurs, à qui ne résiste nul arcane, et dont le criminel le plus habile à mettre en défaut la Science et la Justice se flatterait vainement de dérouter l'expertise. Anatomie, médecine opératoire, histologie, physiologie, chimie médicale ou pathologique, ont pris possession, avec reconnaissance, des diverses parties de ce domaine si favorable à l'étude incessante qu'elles ont à faire, dans la mort, et même dans la vie, des secrets de celle-ci et de ses plus délicats mystères.

Dans le long intervalle que mesure l'étendue du préau, ont pris place le service, comme on dit, de la physique et celui de la chimie; deux vastes empires, deux mondes, dont la distribution prévoyante et le merveilleux mobilier représentent le dernier mot de l'équipement scientifique.

Si l'installation de l'enseignement pratique du dehors, si les cliniques attendent encore d'une transformation projetée,

et malheureusement retardée, de nos hospices, d'utiles perfectionnements, ici, dans le sanctuaire de la théorie et de l'analyse, tout est à souhait; et pour achever d'inaugurer et consacrer, comme il convient, l'œuvre terminée, il ne nous reste plus qu'à suspendre aux murs nouveaux, à la manière antique, les images des aïeux, ou, si les images font défaut, à y graver, à ciel ouvert, leurs noms, comme une exhortation perpétuelle et un exemple. Nos savants confrères d'Alsace, devenus Lorrains, ne trouveront pas mauvais que, dans cet hommage, se mêlent et se confondent avec leurs plus chers souvenirs ceux qu'ont laissés ici, vivants et impérissables, et cette antique Faculté de Pont-à-Mousson, le premier foyer d'études médicales qu'ait possédé la terre lorraine, et cette généreuse École de médecine de Nancy, qui, pendant près d'un siècle, sous des noms et des régimes divers, a si bien mérité de la science et du pays. Nous unirons donc fraternellement, dans ce glorieux livre de pierre, aux noms consacrés des Lepois et des Pillement, aux noms vénérés de Jean-Baptiste Simonin et d'Alexandre de Haldat, ceux que la grande Faculté de Strasbourg, réfugiée, apporte pieusement avec elle, comme ses dieux pénates :

Ilum in Italiam portans sanctosque Penates;

Lobstein, Forget, gloires de la clinique; Coze, le doyen organisateur; Fodéré, lumière de la médecine légale; Flamant, Cailliot; je n'invoque, sans les nommer toutes, que les illustrations disparues; et nous n'aurons garde d'oublier ton nom, symbole de science, de talent et de patriotisme, héroïque Émile Küss, promoteur éminent de la physiologie et dernier maire de Strasbourg; toi qui, dans les jours suprêmes, t'arrachais à ton laboratoire pour ranimer et prolonger l'agonie de la défense, et, quand il fallut céder, protégeas de l'énergie de ton courage et de l'autorité de ton dévouement la cité vaincue!

Les architectes ne placent pas, comme les peintres et les

sculpteurs, leur signature sur le travail qu'ils achèvent. Si, comme on le dit, c'est un talent bien rare que de savoir approprier entièrement à sa destination un grand édifice, aucun ouvrage ne mériterait mieux que notre Faculté de médecine d'être, en effet, signé des noms, déjà célèbres par tant d'autres œuvres, de MM. Ginain et Morey, le premier, auteur des plans, le second, collaborateur assidu de l'exécution, et qui dans cette tâche, bien modeste pour lui, a porté un zèle, une abnégation, un degré de patience et, le dirai-je? d'habileté à ne pas dépasser des crédits bien justes, qu'on pouvait ne pas attendre d'un tel artiste. Songez que la main qui, en dirigeant en second les progrès de l'édifice, a veillé avec ce soin minutieux sur tant de détails, qui faisait reprendre, sans se lasser, pour les mieux adapter aux besoins des études, ici la forme d'une vitrine, là celle d'un fourneau, est la même qui a décoré pour les fêtes de Nancy le grand salon de notre Hôtel-de-Ville, agrandi, pour une destination nouvelle, notre Palais ducal, rendu à Dom Calmet une tombe digne de lui, et lancé dans les airs la flèche de Saint-Epvre!

Elle aussi, elle s'abrite enfin dans un nouveau et convenable domicile, cette autre fille fugitive d'Alsace, l'École supérieure de pharmacie. La voilà dès ce jour définitivement assise, à l'aide de récentes libéralités municipales, dans une portion considérable du palais académique, munie de tous ses instruments et moyens d'étude, comme de toutes ses chaires, dignement établie à part et complètement *chez elle*; heureuse autonomie d'installation, qui lui est un gage de plus de celle qu'elle réclame à juste titre pour la conduite de ses affaires et la direction de ses études!

Des vœux légitimes de déplacement, un adieu volontaire et un deuil inattendu ont produit dans la famille académique quelques mutations, qui sont aussi des dates de son histoire.

La Faculté de droit voit avec regret ses rangs si bien formés et si unis se rompre par le départ d'un de ses pro-

fesseurs et de deux agrégés. Elle perd M. Vaugeois, ferme soutien des études sérieuses dans la chaire de Code civil, qu'il occupait depuis dix ans, et deux jeunes maîtres également distingués par le caractère et le talent, MM. Chobert et Villey. Heureusement, pour réparer ces pertes, si sensibles qu'elles soient, elle trouve des ressources toutes prêtes dans le corps de ses agrégés, récemment enrichi d'une acquisition précieuse (1).

Dans la Faculté des sciences, l'enseignement de la zoologie, si florissant l'an dernier, a passé, sans péril de déchoir, en de nouvelles mains. Déjà, dans un autre grand centre d'études, où les sciences naturelles tiennent une place considérable, à Montpellier, M. Jourdain a fait applaudir ses connaissances encyclopédiques, son coup d'œil d'observateur et un talent d'exposition digne de sa matière et de ses sujets, — qu'il me soit permis de le dire, après l'avoir entendu débiter dans sa chaire de Nancy, — une véritable éloquence de professeur d'histoire naturelle; ample autant que précise et limpide, continue, de longue haleine, se déployant, d'un cours égal, avec une entraînante lenteur; à l'exemple des modèles du genre, à l'image de la nature, qui, dans ses productions et évolutions, ne connaît point d'intervalle ni de brusque saillie, et déroule insensiblement, anneau par anneau, l'immense série des êtres vivants, depuis les informes créations rudimentaires écloses sur les confins du néant et de la vie jusqu'à la savante économie des organismes supérieurs. Au milieu des succès qui l'attendent parmi nous, le nouveau professeur ne s'étonnera pas de l'accent d'inconsolable regret avec lequel il nous entendra souvent parler du maître qui l'a précédé dans cette chaire. Lui-même il a connu, il a pu apprécier ce maître excellent, trop tôt ravi à notre affection; et il a pris sa part du deuil qu'une si grande perte a fait éclater ici et au loin; deuil remarquable par

(1) M. Jules Garnier, ancien élève de la Faculté de Droit de Nancy, nommé Agrégé près la même Faculté, le 22 juillet 1875.

l'effusion de la douleur et par la persistance des regrets. C'est que, à ses rares mérites de savant, à ses solides vertus d'homme et de chrétien, M. Baudélot joignait une bonté souveraine, et ce je ne sais quoi d'aimable qui charme les cœurs et les attire comme par un irrésistible aimant. C'est aussi que les circonstances particulièrement douloureuses de sa fin nous ont déchiré le cœur; c'est que rarement nous avons vu la mort choisir avec autant de cruauté l'heure et le moment de frapper sa victime, et mettre un tel degré d'amertume dans les séparations qu'elle accomplit!

Dans la Faculté des lettres, c'est l'histoire qui, livrée par l'absence prolongée du titulaire à la mobilité des suppléances, change encore une fois d'interprète. L'actif et dévoué M. Robiou, à la veille de reprendre ses excursions érudites à travers l'antiquité, nous est enlevé par sa province natale, qui le redemandait, et il est si heureux, le Breton fidèle, de se voir rappelé au centre de ses affections et de ses souvenirs, qu'au spectacle de sa joie, nous lui en voulons moins de nous retirer, au profit d'une autre Académie, l'appui de son instruction variée, de son infatigable esprit de recherche et de sa conscience sévère d'examineur. L'annonce du choix qui le remplace excite une vive attente, mêlée de sympathie, dans ce public, toujours nombreux à Nancy, auprès duquel le savoir escorté du talent ne saurait douter d'un favorable accueil. Érudit de la meilleure école, voyageur curieux, touriste aux vives impressions, professeur applaudi dans une autre chaire, écrivain lu et goûté sur les bords de la Newa comme de la Seine et de la Meurthe, M. Alfred Rambaud à tous les titres si variés qu'il possède à la faveur publique, ajoute, comme son devancier M. de Julleville, un autre mérite qui en relève encore le prix, la jeunesse; la jeunesse dont nous ne méconnaissons, vieux maîtres réputés chagrins, ni le charme, ni les privilèges; dont nous aimons l'ardeur; et par laquelle nous nous plaisons à voir se recruter et se vivifier nos enseignements supérieurs, surtout si elle leur arrive

calmée, équilibrée déjà par les leçons de la vie et par la passion même de l'étude, avec ce commencement de maturité qui règle heureusement son essor et le tempère.

Je laisse à M. le doyen de la Faculté des lettres le soin de dire, d'après l'expérience qui se poursuit et qui a pu se faire plus complètement cette année, ce que nous pensons, lui et moi, des bons effets de la règle nouvelle qui divise l'antique épreuve du baccalauréat ès lettres en deux examens séparés par un an d'intervalle. L'intérêt plein de sollicitude que le gouvernement de l'instruction nationale prend au développement de nos études classiques, s'est encore attesté cette année par une mesure ou un projet de mesure propre à rendre plus intime la solidarité féconde qui rattache l'enseignement supérieur à l'enseignement secondaire. Il s'agit de donner pour la première fois aux Facultés des sciences et des lettres une part dans l'inspection des classes de nos lycées et principalement de nos collèges, non-seulement afin de rendre la visite de celles-ci plus fréquente, mais pour assurer dans toutes, par une représentation des spécialités plus complète au sein du jury d'examen, l'entière compétence du contrôle. Vous descendrez, Messieurs les Professeurs, de vos hautes spéculations, vous suspendrez quelques instants vos profondes recherches, pour aller, avec la patience et l'indulgence du vrai savoir et l'expérience scolaire acquise par vos premiers services, interroger des écoliers, suivre et perfectionner des exercices de classe dans ces établissements universitaires et municipaux, bien modestes sans doute, pour la plupart, mais qui de cette modestie même de leur état et de leur fortune tirent certains avantages dont vous serez frappés en les visitant. Des classes ordinairement réduites à un petit groupe d'auditeurs, favorisent, entre le maître et l'élève, l'entretien qui vivifie la leçon, ce dialogue d'enseignement à la Socrate ou à la Rollin, qui, tout en éprouvant la mémoire, éveille et tient en haleine l'esprit. Des internats restreints permettent à une main habile d'in-

cliner, sans relâchement imprudent, la discipline de l'école vers le régime de la famille. Un gouvernement plus paternel, un séjour moins sombre, plus de rayons, un peu moins de grilles et plus d'ombrages; disposent l'élève à prendre en goût et même en amitié ses pénates scolaires, divinités méconnues, dont la plupart des disciples de nos lycées ne parlent avec révérence et ne se souviennent avec affection que longtemps après les avoir quittées! Que de bien, Messieurs, peut se faire dans nos humbles collèges, et que de bien, il faut le reconnaître, s'y accomplit chaque jour pour l'instruction et le progrès moral d'une part considérable de la jeunesse française! Combien d'intelligences et de talents ont monté, depuis soixante ans, de ces obscurs gymnases à toutes les fonctions sociales, même aux plus hautes, et que de noms, respectés ou éclatants, pourraient être, à ce propos, rappelés, dont un, du moins, doit ici trouver place, celui du Ministre même qui vient de concevoir en faveur de ces établissements ce bienfaisant projet, inspiré sans doute par un reconnaissant souvenir: le nom de l'historien de Jeanne d'Arc et de saint Louis, dont la jeunesse studieuse a parcouru le cercle entier des classes au petit collège de Valenciennes, — à deux pas du berceau de Froissart!

Messieurs les Étudiants, il me tarde de vous laisser entendre ce que MM. vos doyens ont à vous dire de vos travaux, de vos progrès récents, et ce qu'ils ajoutent, selon l'usage, de bons conseils à ces comptes rendus, et de paternelles leçons. Recevez-les, ces leçons, comme elles vous sont données, d'un esprit recueilli et d'un cœur grave. Qu'elles entrent dans vos consciences, qu'elles s'impriment en vos volontés et passent dans vos habitudes. Donnez-nous, donnez à cette ville, séjour hospitalier de vos études, le spectacle consolant d'une jeunesse active, laborieuse, ardente aux objets sérieux de la vie, froide aux frivolités et aux chimères; telle que la demande un pays libre, telle que la réclament un pays éprouvé,

un temps difficile; veillant sur elle-même jusque dans ses loisirs, et sachant faire de ceux-ci, comme il convient partout, et surtout dans la cité de Stanislas, un usage intelligent et distingué; enfin sensible à toutes les convenances comme éprise de tous ses devoirs. Par vos efforts, par vos succès présents et ceux que vous mériterez un jour, entretenez, portez encore plus haut la populaire et légitime renommée du grand corps auquel vous appartenez, de cette grande institution faite à l'image de la moderne société française, inspirée de son esprit, dépositaire de ses principes, écho fidèle de ses meilleurs vœux, qui porte seule et gardera seule, dans le sens absolu et la signification nationale du mot, en l'honorant de plus en plus par ses talents et ses exemples, le titre glorieux d'Université!
